

LE GÉNOCIDE ARMÉNIEN

De la reconnaissance sur la scène internationale à son émergence dans la bande dessinée : histoire d'une rencontre mémorielle

ISABELLE DELORME

Professeure d'histoire
au Lycée Montaigne à Bordeaux.

La question de la reconnaissance du génocide arménien fait débat et est de plus en plus présente sur la scène internationale. Ainsi, la commission des Affaires étrangères de la chambre des représentants des États-Unis a adopté le 5 mars 2010, en dépit des pressions de Barack Obama et d'Ankara, une résolution demandant que le massacre des Arméniens soit qualifié de « génocide », mais on sait que cette dénomination et cette réalité historique sont refusées à ce jour par la Turquie, qui a rappelé son ambassadeur aux États-Unis.

La bande dessinée est l'un des secteurs éditoriaux les plus en vue et en forte progression en France, et s'expose en compagnie de l'art contemporain, comme dans la galerie Martel¹ à Paris, qui a présenté, en juillet 2009, la première rétrospective consacrée à Art Spiegelman, ou bien encore à la maison rouge², une fondation privée dédiée à l'art contemporain à Paris et où a été proposée une exposition novatrice à l'été 2009 : *Vraoum ! Trésors de la bande dessinée et art contemporain*.

La reconnaissance du génocide arménien par la bande dessinée, d'abord tardive et distanciée, a eu lieu récemment de façon magistrale avec la publication et la traduction en France en 2009, d'un ouvrage d'un jeune auteur italien, Paolo Cossi, *Medz Yeghern*,

[1] Galerie Martel, 17 rue Martel, 75010 Paris. La galerie est spécialisée dans le dessin d'illustrations, d'affiches et la bande dessinée. *Art Spiegelman, 5 juin-22 juillet 2009* - www.galeriemartel.com

[2] La maison rouge, 10 boulevard de la Bastille, 75012 Paris - www.lamaisonrouge.org L'exposition : *Vraoum ! Trésors de la bande dessinée et art contemporain* a eu lieu entre le 28 mai et le 27 septembre 2009.

*le grand mal*³. Avec crudité et violence, sur la base de recherches historiques solides, Paolo Cossi dévoile l'étendue et l'atrocité du premier génocide du XX^e siècle.

Peut-on tracer un parallèle entre l'évolution de la reconnaissance du génocide arménien à l'échelle internationale et le traitement de ce génocide dans la bande dessinée ? Comment la bande dessinée s'est-elle intéressée au génocide arménien ?

Après un rappel rapide des faits historiques concernant le génocide arménien et leur reconnaissance sur le plan international, nous présenterons plusieurs albums recensés sur ce thème (dont deux ont été réédités avec un dossier documentaire) en essayant de saisir l'évolution du regard et de la pratique de la bande dessinée sur le génocide arménien.

LE GÉNOCIDE ARMÉNIEN, DES FAITS À LA RECONNAISSANCE INTERNATIONALE

Au début du XX^e siècle, les Arméniens étaient peut-être 2 millions de personnes qui vivaient essentiellement de part et d'autre de la frontière russe. En Anatolie, dans le nord-est de la Turquie ; il y avait également des communautés dans tout l'Empire ottoman.

Près de 300 000 Arméniens auraient été massacrés dans l'Empire ottoman entre 1894 et 1896, 30 000 autres l'auraient été à Adana en avril 1909 mais le génocide arménien commence véritablement au cours de la Première Guerre mondiale en avril 1915. La religion chrétienne des Arméniens, la volonté d'émancipation de certains d'entre eux et leur proximité supposée avec les Russes (des armées arméniennes combattaient aux côtés des forces russes dans la région du Caucase), le souhait des Jeunes Turcs d'unifier ethniquement l'Anatolie sont à l'origine du génocide par les Turcs. On le sait, dans le cadre des alliances de la Première Guerre mondiale, l'Empire ottoman était allié avec l'Allemagne et s'opposait à la Russie, à la France et à la Grande-Bretagne. À partir de mai 1915, Talaat Pacha, ministre de l'Intérieur, Enver Pacha, ministre de la Guerre et Djamal Pacha, du ministère de la Marine organisent la déportation massive des Arméniens dans les régions désertiques de Mésopotamie. Leur responsabilité est attestée par de nombreux échanges de télégrammes.

Entre 500 000 et 1 million d'Arméniens ont trouvé la mort dans cet exode, exécutés ou décimés par la maladie et la faim. Jay Winter, professeur à l'université de Yale (États-Unis), rédacteur de la notice « génocide arménien » dans le dictionnaire de la Grande Guerre précise :

[3] Paolo Cossi, *Medz Yeghern, le grand mal*, Dargaud, Paris, 2009. Il faut dès maintenant signaler que les pages de cette bande dessinée n'étant pas numérotées, il sera malheureusement impossible de donner les références précises de passages cités ultérieurement.

À partir du milieu de l'année 1915, ces groupes armés se mirent à détruire les villes et les villages arméniens ; les bandits kurdes sous l'uniforme de l'armée turque, tout comme les soldats sous-payés et sous-alimentés, tuèrent en toute impunité, harcelèrent les déportés et les conduisirent en troupeau en direction du sud, pour les enfermer dans des camps de concentration, ou encore les abandonner sans surveillance, prisonniers des étendues sauvages des déserts syriens et Mésopotamien. [...]

Mais il reste que les Turcs voulaient se débarrasser des Arméniens ; ils désiraient s'accaparer leurs biens et étaient prêts à tuer, à torturer et à mutiler pour les obtenir. Leurs raisons étaient anciennes, leurs moyens modernes et effrayants. Ils désignèrent une nation entière comme leur ennemi interne et décidèrent tout simplement de l'éliminer. C'est pourquoi, quoique le mot n'ait été inventé qu'en 1943, « génocide » est bel et bien le terme qui convient pour désigner ce crime⁴.

Les massacres se poursuivent jusqu'en juillet 1916 et les chiffres les plus couramment avancés par les historiens évoquent la mort d'1 à 1,5 million d'Arméniens entre 1915 et 1916, voire plus rarement de 650 000 personnes⁵.

Des spécialistes comme Vahakn Dadrian⁶, Yves Ternon⁷ ou bien encore Raymond Kévorkian⁸ ont publié des travaux d'ampleur sur la question, permettant de dresser un tableau quasi exhaustif de la situation, parfois contesté par des historiens opposés à la qualification de génocide pour cet événement. Par ailleurs, l'analyse originale et récente de l'histoire de la Turquie par Étienne Copeaux⁹, au travers d'études de cartes et de manuels scolaires turcs, a permis un éclairage complémentaire sur la question. Cependant, le génocide arménien est resté longtemps ignoré du grand public et l'horreur de l'événement mêlée à l'indigence et à l'inaccessibilité des sources documentaires dans certains cas, la méconnaissance des populations sur ce passé et l'oubli politique des États à l'échelle mondiale, ont fait que le génocide arménien a été très peu médiatisé, enseigné, représenté, et en particulier dans la bande dessinée.

La reconnaissance du génocide se fait jour progressivement à l'échelle internationale. Reconnu en 1985 par la sous-commission aux droits de l'homme de l'ONU, il l'a été en 1987 par le Parlement européen, tandis qu'en 2001, la France a

[4] Dictionnaire de la grande guerre, sous la direction de Jean-Yves Le Naour, Larousse, 2008, p. 237-238, article rédigé par Jay Winter.

[5] Ces chiffres sont assez différents de ceux avancés par Fuat Dündar, un historien turc travaillant aux États-Unis, dans un entretien « Génocide arménien : le scénario » publié par le magazine *L'Histoire* dans le numéro 341, en avril 2009, p. 18 : « Si l'on fait le total, on peut estimer qu'environ 850 000 Arméniens auraient survécu, et 650 000 auraient péri au cours de la déportation, des massacres ou dans les camps. »

[6] Vahakn N. Dadrian, *Histoire du génocide arménien : Conflits nationaux des Balkans au Caucase*, Paris, Stock, 1996, traduction M. Nicianian.

[7] Yves Ternon, *Les Arméniens, histoire d'un génocide*, Paris, Seuil [1977], 1996, Yves Ternon et Gérard Chaliand, *1915, le génocide des Arméniens*, Bruxelles, Complexe, 2006 [5^e édition revue et augmentée].

[8] Raymond Kévorkian, *Le génocide des Arméniens*, Odile Jacob, Paris, 2007.

[9] Étienne Copeaux, *Une vision turque du monde à travers les cartes*, CNRS Éditions, Paris, 2000.

adopté une loi en ce sens. La négation par la Turquie du génocide arménien et son hostilité à ce qu'une telle reconnaissance émerge sur la scène mondiale reste un sujet de désaccord majeur entre la Turquie et ses alliés occidentaux, devenant par exemple un élément utilisé par les adversaires de l'entrée de la Turquie dans l'Union Européenne.

La situation semble néanmoins évoluer en Turquie. L'historien et sociologue turc, Taner Akçam, a ainsi mis en lumière dans ses travaux, depuis les années 1990, la responsabilité de l'État turc, en étudiant des sources militaires, parlementaires et judiciaires ottomanes ainsi que des documents privés. Récemment, son ouvrage « Un acte honteux, le génocide arménien et la question de la responsabilité turque¹⁰ » a suscité hostilités et menaces sérieuses à son égard, prolongeant ainsi son exil hors de sa terre natale. De même, l'assassinat le 19 janvier 2007 d'un journaliste et écrivain turc d'origine arménienne, Hrant Dink, qui a fondé le journal hebdomadaire bilingue, *Agos*, d'information sur l'histoire de la communauté arménienne, a suscité l'indignation d'un grand nombre de Turcs et leur a permis de porter un regard différent sur ce pan voilé de leur histoire. Une pétition intitulée « Nous demandons pardon » a été lancée fin 2008 par des intellectuels et des artistes turcs : « Ma conscience ne peut accepter que l'on reste indifférent à la Grande Catastrophe que les Arméniens ont subie en 1915, et qu'on la nie. Je rejette cette injustice et, pour ma part, je partage les sentiments et les peines de mes sœurs et frères arméniens et je leur demande pardon¹¹ ». Cette pétition a suscité en retour un texte le 16 janvier 2009 d'intellectuels français d'origine arménienne décidant de remercier publiquement, par l'intermédiaire d'un blog, les 30 000 citoyens turcs l'ayant signée :

Merci aux citoyens de Turquie qui viennent de lancer une pétition pour demander pardon, à titre individuel, aux Arméniens d'aujourd'hui. Ils ont décidé, publiquement, en leur âme et conscience, de ne plus supporter le déni auquel on les a soumis depuis bientôt 94 ans. Par leur geste sans précédent, ils reconnaissent que la négation des victimes du génocide de 1915 a pour conséquence la négation des blessures morales des survivants et descendants [...]¹².

Enfin, pour la première fois en Turquie, des manifestations ont été organisées le 24 avril 2010 pour commémorer, 95 ans après, l'arrestation de 220 intellectuels et artistes arméniens à Istanbul le 24 avril 1915. Cette journée marqua le début des déportations, qui s'amplifièrent dès le 21 juin 1915, avec l'ordre donné de déporter tous les Arméniens d'Anatolie orientale.

[10] Taner Akçam, *Un acte honteux, le génocide arménien et la question de la responsabilité turque*, Denoël, Paris, 2008, traduction O. Demange.

[11] La pétition est en ligne sur le site : www.ozurdiliyoruz.com

[12] *Le Monde* 2, Guillaume Perrier, 21 février 2009 « Turcs-Arméniens le temps du dialogue », p. 18.

LA REPRÉSENTATION TARDIVE DU GÉNOCIDE DANS LA BANDE DESSINÉE, UN PHÉNOMÈNE UNIQUE ?

Les bandes dessinées ayant commencé à aborder cet épisode dramatique de l'histoire n'ont paru qu'un laps de temps très long après l'événement en lui-même. En effet, il s'est écoulé soixante-trois ans entre la fin du génocide arménien en 1916 et la publication en 1979 de la première bande dessinée *L'île aux chiens*¹³, qui évoque davantage la question arménienne que le génocide à proprement parler. Ceci s'explique peut-être par la méconnaissance qu'avait le grand public du génocide arménien jusque récemment et par l'éloignement géographique de l'Arménie par rapport à la France et à l'Europe.

Cette représentation tardive et distanciée d'un événement dramatique dans la bande dessinée n'est pas unique et on le constate aussi dans le cas de la Première Guerre mondiale. Ce n'est également que dans les années 1970 que la Grande Guerre génère véritablement des bandes dessinées mais on remarque néanmoins deux différences de taille dans le traitement des deux tragédies. En effet, dès 1915 des planches sont consacrées au premier conflit mondial et surtout on constate un écart considérable entre le grand nombre d'albums sur la Grande Guerre et les cinq ouvrages recensés ici sur le génocide arménien. En effet, comme l'expliquent Bruno Denéchère et Luc Revillon, dans *14-18 dans la bande dessinée. Images de la Grande Guerre de Forton à Tardi*¹⁴, cent vingt albums sont consacrés à la Première Guerre mondiale entre 1915 et 2008.

DE L'ÎLE AUX CHIENS À SANG D'ARMÉNIE, L'ÉVOLUTION D'UN ALBUM PRÉCURSEUR, QUI INTRODUIT LA QUESTION ARMÉNIENNE DANS LA BANDE DESSINÉE

La première bande dessinée parue sur l'Arménie est, a priori, *L'île aux chiens* de Guy Vidal et Florenci Clavé. Publiée en 1979, en noir et blanc, dans la collection Pilote, elle ne contient aucun repère chronologique mais la quatrième de couverture qui contient un texte explicatif et engagé politiquement, nous informe que « l'histoire [...] se situe au début du cauchemar du peuple arménien ».

C'est donc davantage la question arménienne qui est évoquée, plus que le génocide à proprement parler, qui apparaît en toile de fond des aventures d'un personnage déjà présent dans une précédente bande dessinée des mêmes auteurs¹⁵, un photographe québécois au nom évocateur, Law Breaker (celui qui transgresse la loi). Celui-ci, en compagnie de la tenancière d'une maison de prostitution et de ses habitants, défend

[13] Guy Vidal, Florenci Clavé, *L'île aux chiens*, Neuilly, Dargaud, 1979.

[14] Bruno Denéchère, Luc Revillon, *14-18 dans la bande dessinée. Images de la Grande Guerre de Forton à Tardi*, Turquant, Cheminements, 2008, p. 26.

[15] Guy Vidal, Florenci Clavé, « *Les innocents d'el oro* », Neuilly, Dargaud 1977, collection pilote.

la cause de rebelles arméniens qui tentent de s'emparer d'une banque détenue par des capitaux européens et de faire connaître l'oppression et les traitements inhumains imposés à leur peuple. L'opération échoue, mettant en relief les actions meurtrières des Turcs et la duplicité des grandes puissances européennes, davantage intéressées par des bénéfices financiers en Arménie que par la survie du peuple arménien. La bande dessinée se termine par la mort du gouverneur turc responsable des massacres et le départ des protagonistes non arméniens à bord d'un bateau vers la Russie.

Mais il n'y a, dans cet ouvrage, aucune évocation datée (peut-être entre 1894 et 1909 ?) ni chiffrée des massacres. La localisation géographique est très floue « l'île d'Ohanian (un îlot fictif auquel les auteurs donnent un nom à consonance arménienne) au large de la Turquie, sur la mer Noire ». Le titre de la bande dessinée *L'île aux chiens* n'évoque pas la situation arménienne, mais désigne une île où sont déportés des chiens en surnombre dans un premier temps et où, dans le récit, seront ensuite déportés des Arméniens, ces « chiens d'infidèles » pour les Turcs.

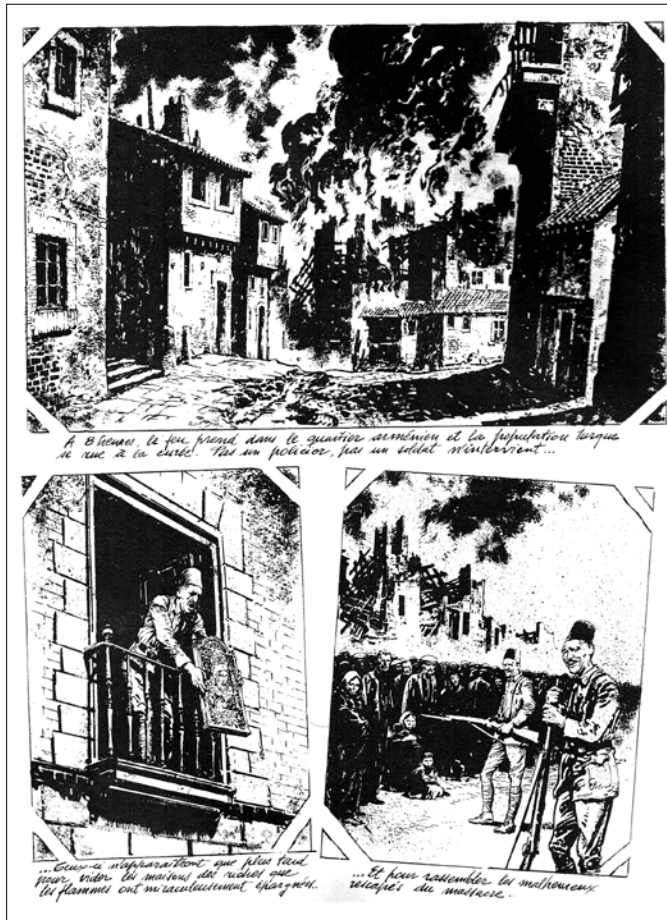
Guy Vidal fait ici référence à un fait historique avéré et méconnu, qui vient d'être porté à l'écran tout récemment. En effet, l'île aux chiens est le thème d'un film d'animation de 15 minutes intitulé « Chienne d'histoire », réalisé par Serge Avédikian, et récompensé par la palme d'or du court métrage d'animation au 63^e Festival de Cannes en mai 2010. Le synopsis situe l'action à Constantinople en 1910, alors que les rues de la cité sont envahies de chiens errants, et que le gouvernement décide de déporter tous les chiens sur une île déserte, au large de Constantinople. Dans une interview accordée à *Libération*, le réalisateur confie : « J'ai découvert en faisant *Chienne d'histoire* la force de la métaphore et je n'imaginais pas que les gens allaient à ce point penser que c'était une métaphore du génocide arménien¹⁶. » Le court-métrage vient d'être diffusé en Turquie, ce qui peut être également perçu comme un signe d'ouverture supplémentaire du pays sur son histoire.

Le terme de génocide n'est jamais employé dans *L'île aux chiens*, mais plusieurs passages illustrent la situation du peuple arménien. Ainsi, au début de l'ouvrage, un rebelle fait le point pour Law Breaker :

Depuis des siècles le pays d'Arménie a perdu son indépendance mais son peuple est bien vivant. Avec sa langue, sa religion, ses traditions... Depuis la conquête, les Turcs nous considèrent comme des citoyens de deuxième catégorie. N'importe quel abruti, pour peu qu'il vénère le prophète, peut voler nos biens... violer nos sœurs... et nous fouetter pour que nous disions « merci ». Ou nous tuer si nous manquons d'empressement à le faire... Et cela avec la bénédiction du sultan ! C'est ça, ce qu'on appelle les trois « V »... Vols, Viols et Violences en tous genres !¹⁷

[16] *Libération*, 17 septembre 2010.

[17] Guy Vidal, Florenci Clavé, *L'île aux chiens*, *op. cit.*, p. 14-15.



ILL. 1 / Guy Vidal,
L'île aux chiens,
© Dargaud,
1979, p. 19.

Des vignettes témoignent graphiquement des violences faites aux Arméniens. On voit sur quelques pages que les maisons aisées sont pillées au profit des autorités turques¹⁸, que des rescapés sont rassemblés et déportés, ainsi que l'esquisse d'un convoi¹⁹ et d'un camp montrant une population affamée²⁰.

Une seule page²¹ (ill. 1) permet de représenter les méfaits commis par les soldats turcs. Trois situations sont illustrées sous forme d'images semblables à des photographies, dessinées collées par des coins comme dans un album, peut-être une

[18] *Ibid.*, p. 19.

[19] *Ibid.*, p. 20.

[20] *Ibid.*, p. 22.

[21] *Ibid.*, p. 19.

façon pour le dessinateur, en employant ce procédé, de sous-entendre la véracité du récit. Comme dans l'ensemble de la bande dessinée, le trait est sec et noir, mettant en relief l'âpreté et la dureté du moment vécu. La première (et la plus grande) des trois vignettes de la page plonge le lecteur au cœur d'un petit village arménien, minéral et désolé, que l'on imagine bien conforme aux paysages anatoliens. Pour autant, ce village pourrait être n'importe quelle commune en proie à une destruction totalitaire, pourquoi ne pas penser, par exemple, à Oradour-sur-Glane, soumis le 10 juin 1944 à l'impitoyable violence d'une division SS ?

Le village est en feu, la destruction s'avance et une à une, les toitures s'effondrent, tout comme l'ordre établi qui avait jusque lors épargné les populations arméniennes, du moins celles qui n'avaient pas été touchées par les massacres commencés dès 1894. Le texte de Guy Vidal autant que les dessins de Calvi accusent les soldats turcs. Au mieux, ceux-ci n'assistent pas la population prise dans la tourmente (mais comment pourrait-il en être autrement ?), au pire ils sont montrés victorieux et ricanant. Un soldat exhibe à un balcon, comme le ferait un militaire à l'issue d'une victoire mémorable remportée sur l'ennemi, son trophée. C'est une icône saisie dans « les maisons des riches que les flammes ont miraculeusement épargnées », symbole d'une religion différente et honnie dont le soldat reconnaît implicitement la valeur puisque l'on imagine qu'il la monnayera ensuite. Deux autres soldats sont montrés triomphants, armes à la main et sourire aux lèvres, tenant en respect la population villageoise rescapée, foule compacte et silencieuse, une madone à l'enfant au premier plan, tandis qu'en fond de vignette, les maisons continuent à brûler, la fumée à s'échapper, le génocide à s'orchestrer.

Sans, bien évidemment, remettre en cause la réalité des faits historiques, on peut penser que la population turque est traitée différemment dans *L'île aux chiens* et dans *Medz Yeghern le grand mal*. Il faut peut-être y voir là la différence de génération des auteurs. Florenci Clavé est né en 1936 en Espagne, au début de la guerre civile espagnole, Guy Vidal en 1939 et ils ont tous deux connu mai 68 et de grands engagements politiques. Guy Vidal ne se pose pas en historien, comme il l'explique dans le dossier de la deuxième version de *L'île aux chiens, Sang d'Arménie*²² :

Tout de suite avertissement : le signataire de ces lignes n'est pas un historien. Ce qui suit n'est qu'un digest, un résumé de ce que fut l'holocauste arménien. Mon savoir sur ce martyr d'un peuple est tout droit issu de ce que Dicran [*son ami arménien, dont il donne le prénom au héros arménien dans l'album*] et certains de ses amis m'ont raconté. Pour en savoir plus et ce texte n'a pas d'autre raison d'être que de vous y inciter, deux livres sont à lire en priorité [*suivent les références des ouvrages*] ».

C'est en auteur favorable à la cause arménienne qu'il esquisse des soldats turcs des portraits négatifs. En 1979, la recherche historique sur le génocide arménien n'est

[22] Guy Vidal, Florenci Clavé, *Sang d'Arménie*, Paris, Dargaud, 1985, collection portraits souvenirs.

pas aussi avancée qu'en ce début de XXI^e siècle et peut, peut-être aussi, expliquer cette position. Paolo Cossi naît quarante ans plus tard que ses prédécesseurs, en 1980 et il affiche clairement une visée pédagogique. Pour faire connaître la réalité du génocide arménien, il s'inspire de travaux historiques récents et de recherches personnelles. Dans *Medz Yeghern, le grand mal*, il trace des portraits terrifiants de soldats turcs, et ne craint pas de les mettre en images dans des scènes d'une cruauté monstrueuse (et dont on n'a aucun mal à croire que la représentation dans la bande dessinée soit conforme à ce qui s'est réellement passé).

Cependant, Paolo Cossi choisit également d'introduire dans son récit, un personnage turc fondamentalement opposé au génocide en cours et qui pour cela, n'hésite pas à tuer ses compatriotes pour sauver la vie du jeune homme arménien qu'il a pris sous sa protection. L'auteur pose avec ce personnage un Juste turc, de la même façon qu'il fait référence à plusieurs reprises dans l'album, à l'action d'Armin Wegener (1886-1978), dont on détaillera ci-après le rôle dans la dénonciation du génocide arménien. Ce docteur en droit et écrivain allemand, issu d'une famille de l'aristocratie prussienne, s'est insurgé contre le sort réservé à la communauté juive et s'est adressé à Hitler pour protester contre la législation antisémite en 1933. Torturé et déporté par la Gestapo, il a été déclaré Juste des nations en 1967 par Yad Vashem.

À la fin de l'ouvrage, alors que Law Breaker arrête son bateau dans le but de libérer les Arméniens déportés sur *l'île aux chiens*, le soldat turc en faction lui dit : « Il n'y a plus de prisonniers depuis hier soir, mon frère ! ha...ha...ha... Si tu veux emmener ce qui en reste, ce n'est pas un bateau qu'il te faut c'est un corbillard !²³ ». L'épilogue annonce le génocide à venir : « Les malheurs de l'Arménie ne faisaient que commencer. Quelques années plus tard, le peuple arménien de Turquie était exterminé...²⁴. »

Le succès de « *L'île aux chiens* », ouvrage rapidement épuisé et le souhait de Guy Vidal de davantage s'exprimer sur la question arménienne sont vraisemblablement à l'origine d'une deuxième publication de la bande dessinée, en 1985, avec des modifications de taille. Le titre devient plus évocateur : « *Sang d'Arménie* », l'album est mis en couleurs et surtout, un dossier documentaire de huit pages lui est adjoint, rédigé par Guy Vidal. Celui-ci y explique son engagement pour la cause arménienne, en relation avec une amitié contractée durant l'adolescence et prévient le lecteur qu'il ne fait pas œuvre d'historien, même s'il tente de retracer les grands faits de l'histoire arménienne. Il souhaite sensibiliser le lecteur à ce génocide oublié, l'invite à en apprendre davantage sur l'Arménie, souhaitant probablement qu'à sa suite, le lecteur soit un passeur de mémoire. Le récit de Guy Vidal est accompagné d'une carte et de sept photographies. *Sang d'Arménie* a reçu le prix Témoignage Chrétien Résistance au festival d'Angoulême en 1986.

[23] *Ibid.*, p. 43.

[24] *Ibid.*, p. 46.

MÉMÉ D'ARMÉNIE, UNE BANDE DESSINÉE SENSIBLE, OÙ LE GÉNOCIDE ARMÉNIEN EST PRÉSENTÉ EN FILIGRANE

On peut ensuite évoquer l'album de Farid Boudjellal : *Mémé d'Arménie*, troisième tome d'une série commencée en 1998 et racontant l'histoire de Petit Polio, un enfant algérien. La bande dessinée est parue une première fois en 2002²⁵ aux éditions Soleil et reparue en 2006²⁶, année de l'Arménie en France, aux éditions Futuropolis. Comme *Sang d'Arménie*, l'ouvrage a connu pour sa réédition plusieurs modifications : une couverture un peu différente, où le titre original, *Mémé d'Arménie*, est accompagné d'une phrase en sous-titre, fait rarissime sur une couverture : *Petit Polio trébuche sur le passé de sa grand-mère arménienne et se heurte à l'indicible douleur*. Par ailleurs, et c'est le changement le plus important, un dossier documentaire de 16 pages, rédigé par Martine Lagardette, une écrivain-journaliste française, a été ajouté à la fin de l'ouvrage. Il retrace de façon littéraire et sensible la vie de la véritable grand-mère de Farid Boudjellal, à qui l'auteur a dédié la bande dessinée : « À Marie Bedros Caramanian, notre Mémé d'Arménie ».

Par rapport à *Sang d'Arménie*, la bande dessinée aborde le génocide arménien de façon plus directe, même si c'est encore discret. Cette bande dessinée est, comme l'explique Farid Boudjellal, une autofiction, c'est-à-dire qu'elle reprend des éléments de sa vie (son enfance de petit garçon algérien vivant à Toulon durant la guerre d'Algérie et atteint de la polio) mais les transforme également. Ainsi, Farid Boudjellal a connu l'arrivée dans son foyer à Toulon de sa grand-mère paternelle d'origine arménienne mais cette venue n'a pas eu lieu comme il est raconté dans la bande dessinée à la suite de la mort du grand-père, puisque celui-ci est décédé quand le père de Mahmoud était enfant, mais bien des années après. *Mémé d'Arménie* se décline en un prologue, deux chapitres et un épilogue.

Le prologue se déroule en novembre 1959, et l'on apprend que le grand-père de Mahmoud Slimani, dit Petit Polio, vient de mourir en Algérie. Son fils unique, Abdel, décide avec l'accord de sa femme, d'aller chercher sa mère, qui n'a plus de famille, afin qu'elle vienne vivre avec eux et leurs cinq enfants, à Toulon.

Dans le premier chapitre, en décembre 1959, Mahmoud, enfant musulman fait connaissance de Marie, sa grand-mère chrétienne. Cette découverte d'une autre religion au sein même de sa famille et du mystère qui entoure le passé de Marie suscitent bien des interrogations chez Mahmoud. Marie fait la connaissance d'un médecin d'origine arménienne, Robert Ranoukian, un urologue chargé de la

[25] Farid Boudjellal, *Mémé d'Arménie*, Toulon, Soleil, 2002.

[26] Farid Boudjellal, *Mémé d'Arménie. Petit Polio trébuche sur le passé de sa grand-mère arménienne et se heurte à l'indicible douleur*, Paris, Futuropolis, 2006. Les notes concernant *Mémé d'Arménie* font référence à cette seconde édition.

circoncision de Mahmoud, très désireux d'en apprendre davantage sur la vie de la grand-mère et par là même, sur sa propre histoire :

- Mais parlez-moi de vous, je suis ravi de rencontrer une rescapée... D'ailleurs comment avez-vous réussi à échapper à ce...
- C'est pas une histoire gaie, docteur... La même que celle de vos parents, je pense...
- Mes parents ? Ils ont été dans les premières victimes... Ils n'ont pas eu notre chance, hélas ! Mon oncle a réussi à passer la frontière avec moi enfant... J'ai grandi à ses côtés... Il est resté muet sur ces événements jusqu'à sa mort l'hiver dernier... Il voulait oublier...
- Je le comprends...
- C'est un des paradoxes entre votre génération et la mienne... Vous voulez oublier ce que vous avez vécu, alors que nous voulons nous souvenir... de ce que nous n'avons pas vécu...²⁷

Ce passage de la bande dessinée rappelle de près le concept de « post-mémoire » que Marianne Hirsch a développé en rapport avec les descendants des victimes de la Shoah. Le terme de post-mémoire indique notamment que les générations d'après les événements se trouvent à la fois liées à et séparées de l'expérience de leurs parents, posant ainsi la question de la transmission de la mémoire. Or, le travail post-mémoriel effectué par la deuxième génération, que Hirsch analyse entre autres dans *Maus* d'Art Spiegelman, consiste à « réactiver » la mémoire des événements, afin de s'instaurer comme « gardiens » du passé et aussi pour renouer avec – ou du moins interroger – les racines identitaires dont les descendants ont précisément été coupés²⁸. Comme nous le verrons, les rapports ultérieurs de Marie avec Robert Ranoukian et Mahmoud illustrent différents aspects de cette problématique post-mémorielle.

Le deuxième chapitre se déroule en février 1960 et nous montre Marie, au marché aux puces de Toulon, ce qui constitue d'ailleurs le thème graphique de la couverture. Accompagnée de Mahmoud, elle y vend de petites choses, pour aider financièrement la famille. Robert Ranoukian cherche toutes les occasions de la fréquenter, en lui cédant par exemple gracieusement des objets à écouler, cherchant par là à se rapprocher de sa propre histoire. Il prend par ailleurs avec un professeur particulier des cours d'arménien, qu'il n'arrive pas à assimiler alors que sa mémoire semble douloureusement lui échapper. Il sollicite de la vieille femme qu'elle lui livre des souvenirs mais celle-ci refuse, préférant le pardon au réveil de la mémoire, ce qui provoque la colère du médecin. Celui-ci secoue alors la vieille dame en lui disant : – **PARDONNER ?! JAMAIS VOUS M'ENTENDEZ ?! JAMAIS !!**²⁹

Le chapitre se termine par une séance au cinéma, une pratique inédite pour la

[27] *Ibid.*, p. 21.

[28] Sur le concept de post-mémoire, voir entre autres Marianne Hirsch, « The Generation of Postmemory », *Poetics Today*, 29^e année, n° 1, 2008, p. 103-128.

[29] Farid Boudjellal, *Mémé d'Arménie*, op. cit., p. 48.

grand-mère et exceptionnelle pour la famille Slimani. Mais alors que la projection du film commence, les premières images, qui montrent des scènes de violence menées par des cavaliers mongols, répliques probables du passé douloureux de Marie, provoquent pour la première fois dans l'album les larmes de la grand-mère, et sa sortie de la salle en pleurs, accompagnée de sa belle-fille.

L'épilogue met enfin en scène la grand-mère, qui rend visite à Mahmoud, hospitalisé pour sa circoncision. C'est l'occasion pour l'enfant d'annoncer à Marie, que par cette opération, il renonce définitivement à la foi chrétienne. Celle-ci, pour valoriser l'étape initiatique que vient de franchir son petit-fils et continuer à l'inscrire dans son histoire personnelle, lui montre son trésor, c'est-à-dire l'unique photo qu'elle possède de sa famille. Toute l'horreur du génocide, l'extermination d'un peuple est suggérée par la juxtaposition de vignettes (très proches graphiquement de la vraie photo de famille de Marie Bedros Caramanian présente dans le dossier documentaire) représentant chacune un visage et par le dialogue entre Mahmoud et Marie. La longue énumération des interrogations de l'enfant fait penser à une litanie, une prière païenne pour tous les morts que Marie n'a pas pu enterrer (ill. 2) :



III. 2 / Farid Boudjellal,
*Petit Polio II, Mémé
d'Arménie*, p. 56,
© Futuropolis, 2006.

- C'est ton papa ? Il doit être très vieux maintenant !
- Il est mort mais pas de vieillesse...
- Et ta maman ?
- Elle aussi...
- Et ton tonton ?
- Lui aussi il est mort.
- Et elle ?
- Aussi...
- Et lui ?
- Pareil, mort...
- Et elle ?
- Morte...
- Et lui ?
- Mort...
- Et elle ?
- Morte...
- Et lui ?
- Mort.
- Mais alors, ils sont tous morts !
- Non, pas tous !
- Qui c'est qui est encore vivant ?
- Moi.³⁰

Cette rencontre entre la grand-mère et Mahmoud à la fin de la bande dessinée confirme l'hypothèse de Marianne Hirsch selon laquelle la photographie joue un rôle privilégié dans la transmission de la mémoire et dans la constitution d'une post-mémoire : la photo semble en effet livrer un fragment du passé et inciter l'affection tout en soulignant, par sa forme bidimensionnelle, la distance insurmontable qui sépare le spectateur des personnages mis en image³¹. Si la photo dans *Mémé d'Arménie*, fragmentée et accompagnée de la litanie des morts, souligne ainsi les rapports ambigus de la post-mémoire au passé, sa dernière vignette montre le « Moi » de la grand-mère en couleur, alors que les onze autres étaient sépias. La grand-mère y apparaît souriante et bienveillante, inscrite dans le présent de l'enfant, preuve de la force de l'être humain, capable de résister au pire et d'exister après l'extermination.

Le dossier documentaire, intitulé « Marie d'Arménie », mêle des documents divers. On y trouve des photographies anciennes, représentant des déportés arméniens, des vues urbaines de Constantinople, de Constantine, d'Alger ou encore de Toulon ainsi que l'unique photo représentant probablement la famille de Marie et dont l'auteur nous dit « elle ne s'est jamais exprimée au sujet de la photo mais elle semblait y être

[30] *Ibid.*, p. 56.

[31] Marianne Hirsch, « The Generation of Postmemory », *op. cit.*, p. 116-117.

très attachée ». On peut y lire la reproduction d'un document du tribunal d'instance de Toulon suppléant à l'acte de naissance de Marie Bedros Caramanian, l'acte original n'ayant pas pu être obtenu par elle de l'état civil d'Istanbul. On peut enfin consulter une carte géographique représentant les principaux axes empruntés pour la déportation des Arméniens ainsi qu'une bibliographie.

Ce dossier va plus loin que la bande dessinée dans l'évocation du génocide arménien et ce de bien des façons, à commencer par l'emploi du mot « génocide » qui est employé dès les premières lignes du texte alors qu'il ne l'est pas une seule fois dans la bande dessinée. Par ailleurs, il montre sans fard par les photographies les convois de déportés, les corps squelettiques de personnes affamées, des scènes de pendaison, le regroupement d'enfants orphelins avant leur évacuation vers des terres d'accueil. Les textes sont aussi plus directs :

« Combien de massacres commis sous les yeux de Marie ? Avait-elle entendu les cris d'enfants dans les flammes et regardé le visage figé des femmes violées, les yeux exorbités de ceux qu'on ensevelissait agonisants ou que l'on noyait, les spasmes des hommes égorgés et les corps anonymes des fusillés qui s'affaissaient au pied d'un mur de pierre d'Anatolie, où en avait-elle entendu l'effroyable récit ? Elle n'en a jamais parlé³². »

Nous sommes bien loin de l'évocation du génocide tel que le fait Farid Boudjellal dans la bande dessinée. Comment expliquer ceci ? On peut tout d'abord penser que l'ajout d'un dossier documentaire, et donc le souhait d'apporter davantage d'informations au lecteur, s'inscrit dans le contexte de la reconnaissance croissante du génocide arménien évoqué précédemment. Ensuite, Farid Boudjellal a peut-être eu la volonté de ne pas choquer son jeune lectorat. Pour autant, la réalisation de cette bande dessinée est apparemment un tournant dans l'évolution personnelle de l'auteur : « Maintenant, depuis *Mémé d'Arménie*, ces histoires commencent à m'échapper. Petit Polio me sert de canne d'appui pour raconter des choses plus graves, ou pour parler d'autres personnages comme le cousin harki...³³ »

Par ailleurs, c'est parfois moins difficile de confier à d'autres, en l'occurrence Martine Lagardette, le soin de mettre en scène les éléments les plus douloureux de son histoire. La confrontation à l'extrême violence du génocide arménien a peut-être été plus aisée pour Paolo Cossi dans la mesure où cet auteur n'a aucun lien familial avec l'Arménie et qu'il n'a eu des amis issus de cette communauté que par la suite, lorsqu'il a commencé ses recherches en vue de la publication de *Medz Yeghern, le grand mal*.

Preuve de l'intérêt du public et des critiques pour *Mémé d'Arménie*, la bande dessinée a reçu plusieurs prix, comme la « Mention spéciale » 2003 du jury oecuménique

[32] Farid Boudjellal, *Mémé d'Arménie*, op. cit., dossier, page non numérotée.

[33] Sur le site de son éditeur, www.futuropolis.fr, rubrique fiche auteur.

de la bande dessinée à Angoulême, et vient d'être traduite et publiée en arménien occidental en 2010.

**MEDZ YEGHERN, LE GRAND MAL.
L'ATROCITÉ DU GÉNOCIDE ARMÉNIEN DÉVOILÉE AVEC VIOLENCE**

Medz Yeghern, le grand mal, d'un jeune auteur italien, Paolo Cossi, né en 1980, tient son titre du nom donné par la diaspora arménienne au génocide arménien et a été publié en Italie en 2007 et en France en 2009. Il s'agit d'un roman graphique, de l'américain *graphic novel*, qui désigne un ouvrage assez consistant (parfois plus de 200 pages), de format plus réduit que les albums classiques, parfois intimiste et autobiographique, où le texte souvent littéraire prend une importance accrue. Les romans graphiques traitent d'histoire, de politique, de société et laissent une large part à la réflexion, ce qui n'empêche pas l'humour d'y être présent.

Contrairement aux ouvrages précédents, *Medz Yeghern, le grand mal* aborde crûment le génocide, par la mise en relief d'événements historiques avérés. Les principaux faits relatés sont les suivants : la mise à mort par les Turcs d'un régiment de soldats arméniens intégrés dans l'armée ottomane, la déportation d'un convoi de survivants dans le désert syrien, la résistance de 4000 Arméniens, pendant plus d'un mois et demi dans la région du Moussa Dagh et leur sauvetage par une escadre française, l'assassinat en 1921 du ministre de l'intérieur Mehmet Talaat Pacha et le procès de son assassin, un jeune Arménien.

Rares sont les moments où *Medz Yeghern, le grand mal*, offre au lecteur des moments heureux. C'est le cas néanmoins lors de l'évocation lyrique de la résistance du Musa Dagh et de l'accostage du navire *Le Guichen*, lequel prit part, les 12 et 13 septembre 1915, avec la troisième escadre française à l'évacuation des populations villageoises réfugiées dans le massif du Musa Dagh (la Montagne de Moïse). En contrepoint de vignettes montrant des visages épanouis et de mouettes s'envolant paisiblement, Paolo Cossi écrit : « Le Guichen, tel était le nom du navire, apparut tel un mirage... telles des ailes pour vous emmener loin d'une fin annoncée. Les canots arrivaient et dans le calme, embarquaient les survivants. Encore incrédules, vous vous laissiez guider. » Ce passage peut être mis en relation avec l'évocation résolument littéraire et développée de l'épisode que fait l'écrivain Franz Werfel dans *Les quarante jours du Musa Dagh*³⁴. Ce roman historique dans tous les sens du terme, paru en 1933, occupe, selon l'historien Jean-Marc Lafon « une place cruciale dans la mémoire d'un peuple privé de patrie, voué à la diaspora et victime d'un génocide oublié, voire occulté jusqu'à sa redécouverte par l'Europe, dans les années 1980³⁵. »

[34] Franz Werfel, *Les quarante jours du Musa Dagh*, (1933), Paris, Albin Michel, 2000.

[35] Jean-Marc Lafon « Roman, histoire et mémoire : Un épisode méconnu du génocide arménien : la résistance du Musa Dagh », *Guerres mondiales et conflits contemporains* 2001/2-3, n° 202, p. 137-153.

La responsabilité des autorités turques est évoquée clairement dans une double page de *Medz Yeghern, le grand mal*. Paolo Cossi dresse les portraits des dirigeants et précise leur action : « Enver Pacha, ministre de la défense, Mehmet Talaat Pacha, ministre de l'intérieur et Ahmed Djamal Pacha, ministre de la marine. C'est à eux qu'on doit cette folie ! Ils ont commencé par envoyer la police secrète dans les villages, en prétextant des perquisitions de guerre... puis ont suivi les meurtres de tous les hommes arméniens adultes. Sans protection, les vieillards, les femmes et les enfants ont été déportés. »

Paolo Cossi rappelle également un fait moins connu mais attesté, le rôle actif de certains Kurdes dans le massacre des Arméniens. Cette dénonciation intervient à deux reprises dans la bande dessinée : « Et c'est justement pendant la déportation qu'a lieu la tragédie. Les caravanes sont attaquées par les bandits kurdes ou exécutées par les zaptiés (soldats) turcs eux-mêmes. Enver, Talaat et Djamal ont tout calculé... » ainsi que plus loin « Pourquoi les jeunes et les handicapés sont-ils laissés entre les mains des Kurdes ou des bandits... ? » On peut peut-être rapprocher le comportement des Kurdes à l'égard des Arméniens de celui des Ukrainiens, parfois auxiliaires volontaires des unités mobiles d'extermination, les *Einsatzgruppen*, dans ce que l'on nomme la Shoah par balles, c'est-à-dire le massacre de plus d'un million de juifs en Europe de l'Est et particulièrement en Ukraine, exécutés d'une balle dans la tête par des bataillons détachés de la Wehrmacht.

Les Turcs sont certes caricaturés graphiquement et clairement identifiés mais ne sont pas vus de manière unilatérale. Ainsi, Paolo Cossi fait dire à un de ses personnages, Armin T. Wegner : « le peuple turc n'est pas mauvais, au contraire, mais en ce moment, il est guidé par des personnes qui le portent à mal agir ». De même, Murat, un jeune Turc, prend fait et cause pour la population arménienne et n'hésite pas à tuer ses compatriotes lorsque ceux-ci menacent sa fuite et celle de son protégé.

Paolo Cossi fait intervenir des personnes ayant réellement existé et des personnages fictionnels, dont les itinéraires s'entrecroisent. Il met ainsi en scène Armin T. Wegner, un photographe et docteur en droit allemand qui s'engage comme infirmier volontaire pendant la Première Guerre mondiale. Celui-ci, en dépit des ordres donnés par les autorités turques et allemandes de ne recueillir aucune information sur les événements en cours, rassemble au contraire tous les documents qui prouvent le génocide et photographie la déportation. Dès 1916, il dénonce la responsabilité et l'implication de l'Allemagne dans le génocide arménien et devient un militant des droits de l'homme.

Paolo Cossi intègre dans *Medz Yeghern, le grand mal* le personnage de Wegner et utilise ses photographies, notamment dans une double page où l'auteur modifie son style graphique en floutant les personnages et justifie ainsi son choix : « Cette personne [Armin T. Wegner] a dévoilé l'histoire au monde grâce à ces clichés. Ne

pas les inclure dans mon livre aurait été regrettable. J'ai donc retravaillé ces photos pour leur donner un côté différent³⁶. » Cette utilisation des photographies est assez fréquente dans le travail des auteurs souhaitant transmettre une vision historique réaliste dans leurs bandes dessinées. Ainsi Jacques Tardi part souvent de clichés d'époque pour ensuite dessiner, avec beaucoup de minutie, les soldats, les armes et les tranchées durant la Première Guerre mondiale³⁷.

Paolo Cossi introduit également dans l'album Johannes Lepsius, un pasteur allemand, défenseur de la cause arménienne depuis les années 1895 et président de la société allemande pour l'Orient, à qui il fait rencontrer un haut responsable militaire turc et qu'il essaye de sensibiliser sur le sort des populations éprouvées. Celui-ci nie les faits reprochés et justifie la politique menée par son pays, puis lui dit :

- Vos informations sont erronées. Puis-je connaître vos sources, Monsieur Lepsius ?
- J'ai reçu de l'ambassadeur américain, M. Morgenthau, un tableau complet de la situation.
- Bah, Morgenthau est juif et les juifs ont toujours été des défenseurs fanatiques des minorités.
- Il ne s'agit pas de Morgenthau mais des faits ! Et vous ne pouvez pas nier les faits ! Cent mille personnes sont déjà sur le chemin de la déportation.

Parallèlement à l'inclusion de ces faits dans le récit, *Medz yeghern, le grand mal* raconte l'histoire d'Aram, un soldat arménien enrôlé dans les troupes ottomanes qui échappe une première fois au massacre de son unité par les Turcs et qui est sauvé une seconde fois par Murat un jeune Turc idéaliste, ainsi que de Sona, une adolescente seule survivante de sa famille et qui s'intègre à une caravane de déportés dans le désert syrien.

La bande dessinée est riche en repères : les événements sont datés, des chiffres sont avancés, comme l'indique, par exemple, un cartouche après le massacre de l'unité d'Aram : « Ainsi la mort reprenait son chemin, sans se retourner, sur ces deux mille victimes ». On trouve également des précisions en note de bas de page comme sur les événements de Zeitoun³⁸, ainsi que des extraits des télégrammes, envoyés par les responsables Turcs et commandant des opérations d'extermination :

Il n'est pas nécessaire de construire un orphelinat. Ce n'est pas le moment de faire du sentiment et de nourrir les orphelins en prolongeant leur vie. Envoyez-les dans le désert et tenez-nous informés. Le ministre de l'Intérieur Talaat.

[36] Paolo Cossi, entretien avec Nicolas Anspach, 18 février 2009, site : www.actuabd.com

[37] Jacques Tardi : *C'était la guerre des tranchées*, Bruxelles, Casterman, 1993, 126 p.

[38] Paolo Cossi, *Medz Yeghern, le grand mal*, op. cit. En note de bas de page, on lit ceci : « C'est à Zeitoun – une zone déjà secouée par des révoltes – qu'avait commencé en avril 1915 le génocide arménien, avec la première déportation en masse des populations. À partir de là, les opérations se seraient ensuite poursuivies dans les six provinces de la Grande Arménie, entre mai et juillet 1915. »

Les violences sur les populations arméniennes sont mises en situation et peuvent traumatiser les âmes sensibles : viols, tortures physiques et morales, exécutions sommaires, Paolo Cossi souhaite délibérément heurter le lecteur, comme il l'explique dans plusieurs entretiens : « Je n'ai pas dessiné les séquences violentes gratuitement, mais bien pour choquer les gens. Je souhaite remuer les lecteurs : le génocide arménien, ce n'est pas une fiction, ça s'est réellement passé et c'était horrible !³⁹ » À la question : « Retranscrire les scènes horribles de torture et de tuerie doit être une expérience extrêmement éprouvante, non ? », il répond : « Effectivement. Cela a été pénible de regarder ces images et de relire les témoignages. Mais il fallait passer par cette étape pour mieux retranscrire l'horreur de ces événements. Un génocide est un drame humain, pas une histoire que l'on raconte aux enfants méchants. C'est l'horreur même, et il fallait la montrer⁴⁰. »

La volonté de faire œuvre pédagogique est très claire pour Paolo Cossi. Lui-même n'avait reçu aucune information durant sa scolarité à ce sujet et la découverte du génocide est un choc pour lui, comme il l'explique dans un entretien, le 18 février 2009 : « J'ai entendu parler de ce génocide en 2006 par un ami qui réalisait des fouilles archéologiques en Turquie sur ce sujet. Il m'a parlé d'un génocide où près d'un million et demi de personnes avaient été tuées. Cela m'avait interloqué. Les livres d'histoire italiens ne mentionnaient pas — ou presque pas — ce drame humain. Je trouvais effarant qu'une telle tuerie soit passée sous silence et que certains nient la mort de ces personnes⁴¹. » Très vite, il commence à se documenter, consulte des témoignages, lit des travaux historiques. Paolo Cossi entre également en contact avec la communauté arménienne : « J'ai rencontré Antonia Arslan [écrivaine italienne d'origine arménienne], qui m'a donné de nombreuses informations sur le génocide. Elle m'a également présenté des Arméniens, qui m'ont raconté des histoires et des anecdotes sur des membres de leur famille qui avaient vécu ces événements. Je ne suis jamais allé en Arménie mais j'aimerais beaucoup⁴². » De fait, Antonia Arslan rédige la préface de *Medz Yeghern, le grand mal*, justifiant la création de la bande dessinée pour témoigner du génocide arménien :

Pourtant, pour comprendre vraiment ces horribles événements et leurs conséquences, pour saisir, non seulement avec l'esprit mais aussi avec le cœur, et à travers les images, la terreur, le sang des victimes et la brutalité des assassins, les statistiques et les manuels d'histoire ne suffisent pas.

Les faits doivent revivre à travers les personnages : les hommes, les femmes, les vieillards, les enfants qui ont traversé cette tragédie, les morts et les survivants avec leurs histoires. On a besoin de caractères forts, de personnages à qui s'attacher pour accomplir avec

[39] Paolo Cossi, entretien avec Benjamin Roure, 12 janvier 2009, site : www.bodoi.info

[40] Paolo Cossi, entretien avec Nicolas Anspach, *op. cit.*

[41] Paolo Cossi, entretien avec Nicolas Anspach, *op. cit.*

[42] Paolo Cossi, entretien avec Benjamin Roure, *op. cit.*

eux un voyage dans leur histoire. C'est ce qu'a fait Paolo Cossi, avec une immense force visionnaire et créative, en nous faisant revivre l'épopée tragique des Arméniens⁴³.

Medz Yeghern, le grand mal, c'est également un album ouvert à d'autres arts et artistes. Paolo Cossi s'intéresse comme on l'a vu à la photographie mais il rend également hommage à Picasso. Il dessine ainsi une scène terrible de viol d'une jeune arménienne par plusieurs soldats tures qui est directement inspirée par le tableau *Guernica*, une façon pour l'auteur de mettre en parallèle les atrocités commises en 1915 et celles situées subies par la petite ville espagnole le 26 avril 1937 (ill. 3).



ILL. 3 / Paolo Cossi, *Medz Yeghern, Le Grand mal*, p. non numérotées © Cossi – Dargaud, 2009.

De façon plus riante, Paolo Cossi réserve à l'amateur de bande dessinée une jolie surprise, puisqu'il caricature Corto Maltese, le héros légendaire de Hugo Pratt, dans les dernières pages de l'album. On reconnaît sans peine le marin à sa casquette ornée d'un large écusson et d'une jugulaire, inspirée de la marine anglaise, à sa veste foncée à revers et à son pantalon de toile blanche, à sa cravate nouée de façon désinvolte. La cigarette à la bouche et l'anneau à l'oreille gauche achèvent ce tableau familial. Mais, caricature oblige, l'aventurier maritime a perdu sa silhouette élancée et son charme mystérieux et est devenu un petit contrebandier ventripotent, au visage disgracieux. Si un doute subsistait encore dans l'esprit du lecteur, Paolo Cossi le dissipe totalement en faisant parler son personnage, sur le pont d'un bateau : « Elle [une romanichelle kurde qui lui lit les lignes de la main comme Nina de Gibraltar, l'illustre gitane, mère de Corto Maltese] m'a dit que je deviendrais célèbre, qu'on écrirait des livres sur moi... Le monde entier connaîtra les aventures du marin corbeau ! » (ill. 4).

[43] Paolo Cossi, *Medz Yeghern, le grand mal*, *op. cit.*



III. 4 / Paolo Cossi, *Medz Yeghern, Le Grand mal*, p. non numérotées © Cossi – Dargaud, 2009.

L'admiration de Paolo Cossi pour Hugo Pratt va plus loin que cette caricature de Corto Maltese dans *Medz Yeghern, le grand mal*, puisqu'il vient de publier, en juin 2010, le premier tome remarqué d'une biographie⁴⁴ dessinée de Hugo Pratt, trois autres tomes étant prévus d'ici la fin 2011.

Medz Yeghern, le grand mal, a été récompensé plusieurs fois, en particulier par le prix Condorcet-Aron, en septembre 2009. Ce prix, décerné à un politique ou à un intellectuel ayant influencé le débat politique ou à une institution qui s'est particulièrement distinguée par ses projets ou prises de position, a été pour la première fois attribué à une bande dessinée.

LA QUESTION ARMÉNIENNE DANS LA MAISON DORÉE DE SAMARKAND ET LE CAHIER À FLEURS

Paolo Cossi fait directement allusion, dans les vignettes évoquées plus haut, à *La maison dorée de Samarkand*⁴⁵, un album culte pour certains, où la question arménienne est évoquée sans être traitée en profondeur, comme elle peut l'être dans *Medz Yeghern, le grand mal*. Dans cet album, prépublié par épisodes dès 1980 et paru en France en 1986, le récit commence en décembre 1921 à Rhodes et se termine en septembre 1922. Corto Maltese vit là une nouvelle aventure où, partant à la recherche du trésor d'un roi perse caché par Alexandre le Grand et espérant libérer son ami Raspoutine emprisonné dans la maison dorée de Samarkand, il croise, au fil de ses pérégrinations en Anatolie, dans le Caucase et au Turkestan, la route d'Arméniens et de l'un des principaux commanditaires des massacres de 1915, Enver Pacha.

Si l'Arménie est évoquée dès les premières pages⁴⁶, puisqu'il est expliqué à Corto Maltese : « Nous avons reçu des nouvelles de nos agents d'Arménie... Le général Enver Pacha a rompu ses relations amicales avec les bolcheviks du Caucase... », on ne peut pas dire, pour autant, que le génocide soit le sujet de la bande dessinée. Le terme même de génocide n'est jamais employé tout au long des 143 pages de l'album, les allusions aux massacres sont très générales et peu nombreuses et il n'y a pas de volonté didactique comme on peut en retrouver dans *Medz Yeghern, le grand mal*. Les déportations de populations arméniennes ne sont, par exemple, jamais évoquées.

[44] Paolo Cossi, *Hugo Pratt, un gentilhomme de fortune. Visions africaines*, tome 1, Paris, Éditions Vertige Graphic, 2010.

[45] Hugo Pratt, *La maison dorée de Samarkand*, Bruxelles, Casterman, 1986.

[46] *Ibid.*, p. 10.

Le passage le plus précis quant aux faits historiques concernant les populations arméniennes est, peut-être, le suivant (ill. 5) : « À présent nous devons détruire les derniers feux de la résistance arménienne... »



- Que veux-tu dire ?
- Ce que j’ai dit... Les Arméniens sont chrétiens et ils nous ont toujours combattus...
- Cela ne me paraît pas une bonne raison pour les massacrer...
- Ah non ? Qu’ont-ils fait selon toi lorsqu’ils se sont engagés dans l’armée russe en 1915 ?
- Ils n’avaient pas le choix après 1909 ! Sans compter la façon dont ils ont été massacrés en 1894 et 1896.
- Écoute, ne serais-tu pas avec les Arméniens, par hasard ? Ici, tu es du mauvais côté⁴⁷.

ILL. 5 / © 1980, Cong SA « Corto Maltese. La maison dorée de Samarkand ». Tous droits réservés. www.hugopratt.com

Les sympathies de Pratt semblent aller à la cause arménienne et la prise en charge d’une fillette rescapée par Corto Maltese et sa volonté de la mener à l’abri dans la communauté arménienne russe en témoigne. La sensibilité d’Hugo Pratt en faveur de l’Arménie peut, peut-être, s’expliquer par deux éléments. Tout d’abord, on sait que le père de l’auteur, Rolando Pratt, a porté les couleurs de l’Italie fasciste et qu’en juin 1940, il a enrôlé son fils dans la police de l’Afrique italienne, pour participer aux campagnes militaires. Hugo Pratt avait une réelle aversion pour ces positions politiques et a pu se sentir solidaire du drame arménien. Par ailleurs, il a vécu son enfance à Venise, où il a été en contact avec la communauté arménienne vénitienne. Néanmoins, on ne sent pas le souhait de Pratt de faire de *La maison dorée de Samarkand* un album engagé. L’auteur semble se tenir à distance, tout comme Corto Maltese qui répond à un de ses interlocuteurs : « Les Arméniens ? Ils ont peut-être de bonnes raisons pour se comporter comme tu le dis... Mais, je ne veux pas en discuter... Aide-moi à gagner Samarkand⁴⁸ », et à Enver Pacha, avant que celui-ci n’aille au-devant de sa mort, le 4 août 1922, en allant affronter seul un bataillon de l’armée rouge dirigé par un Arménien : « Je n’ai aucune hostilité à votre égard et pas de sympathie non plus... De toute façon ce n’est pas à moi de vous juger, je ne parle que pour vous répondre⁴⁹. » De fait, c’est précisément l’aversion de toute prise de position politique qui empêche aussi à la bande dessinée d’Hugo Pratt de s’engager pour une cause précise. Comme l’a montré Philippe Segur dans son analyse « Corto Maltese ou la politique du détachement », le personnage traverse en effet plusieurs grands conflits

(47) *Ibid.*, p. 65-66.

(48) *Ibid.*, p. 52.

(49) *Ibid.*, p. 118.

historiques en refusant de prendre parti et en ne répondant que par la provocation lorsqu'on l'interroge sur ses points de vue : « Corto est incontestablement un acteur politique, mais un acteur non engagé. C'est l'Histoire qui passe à travers lui et non lui qui prétend faire l'Histoire⁵⁰. »

En fin de parcours, il convient de signaler, dans un registre un peu plus léger et moins fouillé que *Medz Yeghern, le grand mal*, la parution, en 2010, du premier tome d'un diptyque : *Le cahier à fleurs, Tome 1, Mauvaise orchestration*⁵¹, de Laurent Galandon et Viviane Nicaise. Cette bande dessinée d'une facture classique met en scène, à l'époque contemporaine, la rencontre de deux hommes. Le premier est un jeune violoniste turc, peu au fait de la réalité historique, (« génocide ? Je ne suis pas historien, mais je crois qu'il s'agit d'une période sombre de l'histoire de nos pays où des massacres "mutuels" ont été commis, du moins est-ce ce que tous les livres d'histoire nous apprennent⁵² ») mais prêt à entendre le récit du second, un vieil homme arménien, venu assister à un concert et rescapé du génocide. Des flash-back permettent d'évoquer la situation en 1915 en Anatolie orientale, la convocation et l'exécution des hommes de la ville, la déportation des femmes et des enfants et les horreurs commises à cette occasion, l'esclavage auquel est réduit le jeune garçon avec sa sœur.

Si le scénariste, Laurent Galandon, explique dans un entretien⁵³, qu'il privilégie la dimension romanesque et qu'il n'a pas d'ambition didactique et ne cherche pas à faire un « cours » sur la période, un dossier pédagogique⁵⁴ concernant l'album a néanmoins été élaboré, en partenariat avec le Conseil de coordination des organisations arméniennes de France.

CONCLUSION

On note une évolution nette de la représentation du génocide arménien dans la bande dessinée, un phénomène à mettre en parallèle avec la reconnaissance accrue du génocide arménien sur la scène internationale et l'émergence tangible du neuvième art. Or, la bande dessinée a désormais droit de cité dans les grands lieux de l'art contemporain, comme le prouve l'ouverture très médiatisée, en octobre 2010, d'une grande exposition à la Fondation Cartier⁵⁵ consacrée à l'une des icônes du neuvième

[50] Philippe Segur, « Corto Maltese ou la politique du détachement », in Catherine Ribot (dir.), *Droit et bande dessinée*, P.U.G., 1998, p. 371-382 ; publié en ligne <http://philippe-segur.net/En%20ligne/05315E23-41E4-4797-925F-9174BC2E72CD.html>.

[51] Laurent Galandon (scénariste), Viviane Nicaise (dessins), Jérôme Maffre (couleurs), *Le Cahier à fleurs, T1-Mauvaise orchestration*, Charnay-Lès-Mâcon, Bamboo Édition, avril 2010.

[52] *Ibid.*, p. 5.

[53] Laurent Galandon, entretien avec Patrice Gentilhomme, 7 avril 2010, site : <http://www.actuabd.com>

[54] Ce livret est disponible sur simple demande aux adresses suivantes : marketing@bamboo.fr ou contact@ccaf.info

[55] Exposition Moebius-Transe-Forme, du 12 octobre 2010 au 13 mars 2011, Fondation Cartier pour l'art

art, Moebius, artiste protéiforme, évoluant dans des registres allant du western à la science-fiction et le lancement de son nouvel album, *Arzak*. La mise en textes et en images de faits historiques majeurs est également une tendance actuelle et importante de la bande dessinée, qui va de pair avec la montée en puissance des mémoires des communautés, que les auteurs d'albums soient ou non issus de ces minorités. Les bandes dessinées traitant de la Shoah sont de plus en plus nombreuses⁵⁶, et *Maus*⁵⁷, d'Art Spiegelman, prix Pulitzer en 1992, qui raconte l'itinéraire d'un juif polonais confronté à la montée du nazisme, à Auschwitz et son impossible survie après la Shoah, reste un sommet rarement égalé en la matière. La mémoire tsigane tend aussi à se faire une place dans le paysage du neuvième art, comme en témoigne la publication de *Tsiganes*⁵⁸, de Kkrist Mirror en 2008, qui jette un éclairage sans concessions sur l'internement de plus de 3000 gitans dans un camp de concentration en France, à partir de 1941.

La peur de heurter le lecteur a fait place à la volonté affichée de choquer le lecteur, et ce d'autant plus que celui-ci est désormais majoritairement adulte, afin de provoquer chez lui une prise de conscience sur des sujets importants, en particulier historiques. Bien des romans graphiques de grande qualité mettent en oeuvre des histoires individuelles ou collectives, qui toutes ont un sens et attestent de la rigueur et du savoir-faire littéraire et graphique de leurs auteurs. On peut par exemple citer Emmanuel Guibert, auteur de deux séries remarquables, *La guerre d'Alan*⁵⁹, qui retrace le parcours sensible et humain d'un soldat américain, Alan Ingram Cope, héros anonyme de la Seconde Guerre mondiale et *Le photographe*⁶⁰, qui met en scène un photographe, Didier Lefèvre, qui en 1986 accompagne une équipe de Médecins Sans Frontières en mission en Afghanistan, au moment du conflit entre les Soviétiques et les Afghans. On peut enfin mentionner Joe Sacco, journaliste et auteur américain de romans graphiques sur la Palestine et la Bosnie et qui, dans *Gaza 1956. En marge de l'Histoire*⁶¹, traite sur plus de 400 pages d'un massacre perpétré par l'armée israélienne sur la population de Gaza en 1956. L'histoire et la bande dessinée se conjuguent désormais au présent, comme l'atteste aussi le travail en cours de Joe Sacco, un album sur des migrants africains essayant de rejoindre l'Europe en passant par Malte.

contemporain, 261 boulevard Raspail, 75014 Paris.

[56] Isabelle Delorme, « Le génocide juif au risque de la bande dessinée : Enseigner et transmettre autrement la Shoah », *Revue d'Histoire de la Shoah*, n° 193, juillet-décembre 2010, p. 235 à 261.

[57] Art Spiegelman, *Maus*, Paris, Flammarion, 1978-1991.

[58] Kkrist Mirror, *Tsiganes : 1940 -1945, le camp de concentration de Montreuil-Bellay*, Paris, Emmanuel Proust Éditions, 2008.

[59] Emmanuel Guibert, *La guerre d'Alan*, Paris, l'Association, trois tomes, 2000-2008, monovolume 2009.

[60] Emmanuel Guibert, *Le photographe*, Paris, Dupuis, trois tomes, 2003-2006, intégrale 2008.

[61] Joe Sacco, *Gaza 1956. En marge de l'Histoire*, Paris, Futuropolis, 2010